

1

2005

Nous sommes en train de jouer à l'un de nos jeux. « *Attends-moi dans la maison d'été, m'ordonnes-tu sur ton petit mot. À minuit. Mets ta robe rouge. Mais pas de sous-vêtements. G.* »

Je sais que tu aimes bien cette robe, la manière dont le décolleté plonge entre mes seins et dont elle effleure mes hanches, mais tu ne m'avais jamais fait cette demande particulière. Jusqu'à ce soir.

Enfin, ce n'est pas exactement une demande. Tout à l'heure, j'ai souri en l'enlevant de son cintre, consciente que j'allais faire tout ce que tu me disais. Ne pas savoir ce qui va se passer ni jusqu'où tu me pousseras : voilà ce qui me fait frissonner, ce qui m'excite.

La maison d'été est notre endroit à nous. Cette partie cachée du jardin, éloignée de la maison principale, est un lieu de secrets. Ils n'appartiennent qu'à nous, personne ne saura jamais ce qui se passe réellement dans cette jolie petite maison en bois blanc, avec son toit en voûte et sa porte à cassettes. Ici, lorsque la cacophonie des bruits de la journée se tait enfin sous un voile d'obscurité et que tout le monde dort, nous, les

créatures de la nuit, prenons vie. C'est à ce moment-là que je peux vraiment être moi-même.

Mon sang s'est mis à bouillir d'impatience tandis que je traversais la pelouse. L'herbe était sèche entre mes orteils et des effluves de chèvrefeuille, de lavande et de jasmin flottaient dans l'air. Les battements de mon cœur excité se sont accélérés quand je me suis demandé quel serait le jeu de ce soir.

La chaise placée au centre de la pièce a attiré mon attention dès que je suis entrée dans la maison. Les coussins avaient été retirés, et dans la lumière de la lampe à paraffine, j'ai vu qu'un foulard en soie rouge couvrait le siège en bois. Un deuxième message était caché en dessous. Les doigts tremblants, je l'ai ouvert et j'ai lu tes mots.

Assieds-toi sur la chaise.

Bande-toi les yeux.

Attends.

Ne bouge pas et ne me déçois pas.

J'ai reconnu ton écriture presque illisible et visualisé tes longs doigts agiles tenant le stylo. Lorsque j'ai pensé que tes mains me toucheraient bientôt, une chaleur m'a envahie.

C'est la première fois que tu me demandes de me bander les yeux, mais je t'ai obéi volontiers en nouant le foulard derrière ma tête. Dans le creux de mon ventre, l'excitation prenait le dessus sur ma légère appréhension.

Ce bandeau n'est pas gênant, mais la soie est si épaisse que je ne vois rien en t'attendant, assise sur

la chaise. Cela exacerbe mes autres sens et me rend consciente de chaque détail : le *tic-tac* de l'horloge, le hululement d'une chouette effraie, le craquement de la chaise lorsque je bouge légèrement afin de trouver une position plus confortable. Sans coussin, le siège est plus dur, et au bout d'un moment, je sens les barreaux me rentrer dans le dos.

Bien que la température ait un peu baissé, l'humidité reste difficile à supporter. La nuit s'annonce chaude, beaucoup trop pour dormir. J'ai pris une douche il y a seulement une heure et ma nuque est déjà humide, mes jambes collent à la chaise à travers le fin tissu de ma robe, et un filet de sueur coule le long de mon dos.

Lorsque j'entends enfin la porte s'ouvrir, je tressaille. À vrai dire, j'ignore totalement combien de temps j'ai attendu, mais cela m'a semblé une éternité, et même si je savais que tu viendrais, le bruit soudain de ton arrivée me prend au dépourvu.

La clé tourne dans la serrure, puis je t'entends fermer les rideaux, nous coupant du monde. Tes pas se rapprochent, puis s'éloignent, et il me faut un moment pour comprendre que tu me tournes autour. Je résiste à l'envie de gigoter, car je me sens observée.

Je ne m'aperçois que tu es derrière moi qu'au moment où tes mains touchent mes épaules. Elles sont chaudes, mais le grain de ta peau est différent. Et ton toucher est doux quand tes doigts descendent le long de mes bras. Ton parfum familier flotte dans l'air et je l'inspire en réfrénant mon envie de parler. J'aimerais tellement savoir quel sort tu me réserves ce soir, mais je connais la règle : ne jamais poser de questions.

Tu guides mes mains vers mon dos et, l'espace d'un instant, je me demande ce que tu fais, puis je me rends compte que tu enroules quelque chose autour de mes poignets. *Une corde*, me dis-je quand elle frôle ma peau, avant que tu ne la serres pour m'attacher fermement les mains.

Un premier frisson de peur me parcourt le ventre. Ce jeu est plus sombre que ceux auxquels nous avons joué avant. J'ai envie de parler, de te dire que j'ai mal, que la corde est trop serrée, mais je garde le silence de peur que tu te mettes en colère.

Je sens que tu l'attaches maintenant à quelque chose et cela force mes épaules à se redresser, si bien qu'elles sont douloureusement pressées contre le dossier de la chaise. Je tente de tirer un peu sur le nœud qui retient mes mains, et la panique serre ma gorge asséchée lorsque je me rends compte que je ne peux pas me libérer. Un gémissement m'échappe.

Bien que tu ne réagisses pas à ce son, je suis sûre de te voir esquisser un sourire à travers mon obscurité.

J'ai peur, mais l'idée que tu me touches alors que je suis sans défense réchauffe quelque chose au fond de moi. Mes joues rougissent de honte et d'impatience, mais un nouveau frisson de peur m'envahit quand tes mains agrippent mes chevilles et les attachent aux pieds de la chaise.

Je grimace lorsque la corde s'enfonce dans ma peau. C'est trop serré.

—Arrête, s'il te plaît, tu me fais mal.

—Chut.

Je ne voulais pas parler, mais ce jeu semble différent des autres. C'est toujours toi qui commandes, et

parfois, tu me punis, mais je ne m'étais jamais sentie en danger avec toi jusqu'à maintenant.

Ce soir, j'ai peur que nous dépassions une limite.

Je tremble, le cœur battant, effrayée de ce qui va suivre, mais soudain, j'entends la clé tourner dans la serrure, la porte s'ouvre et se referme, et je m'aperçois que tu es parti. Seule, ligotée à la chaise dans cette pièce où il fait une chaleur insupportable, j'attends. Mon imagination s'emballe.

Où es-tu parti ?

Est-ce que tu vas revenir ?

As-tu l'intention de me faire l'amour ou de me laisser là ?

Est-ce que tu vas me blesser ?

Cette dernière pensée me fait paniquer pour de bon. Je tente de me libérer, mais les liens sont trop serrés. Mon corps est trempé de sueur, ma robe rouge me colle à la peau et le bandeau est humide sur mes yeux. Je commence à avoir des fourmis dans les mains et les pieds, et la position de mes bras fait naître une douleur entre mes omoplates.

Je veux que tu reviennes me détacher.

Quelques instants plus tard, tes mains se posent à nouveau sur mes épaules et je fais un brusque mouvement vers l'avant en poussant un cri.

C'était une ruse. L'idée que tu étais là à m'observer depuis le début me perturbe encore plus.

—Laisse-moi partir, je t'en prie.

Je sais que je ne suis pas censée parler, mais nous sommes allés trop loin.

Tu me réponds par un nouveau «Chut ! ». Cette fois, tu presses un doigt sur mes lèvres et je sens une odeur

de caoutchouc : voilà donc pourquoi ton contact est différent. Tu portes des gants. Pourquoi en as-tu enfilé ?

À présent, je suis terrifiée.

—Je veux arrêter. Je n'aime pas ce jeu.

Tu te rapproches, ignorant mes paroles, et je sens ton souffle chaud sur mon oreille lorsque tu parles enfin :

—Ce n'est pas un jeu.

Un sentiment d'horreur m'étreint au moment où je comprends enfin dans quelle terrible situation je suis.

2

De nos jours

La maison n'avait pas changé.

Lana Hamilton fit tinter les clés dans le creux de sa main en prenant un instant pour l'étudier : les fenêtres cintrées, les trois cheminées, des roses jaunes encadrant la porte d'entrée.

Elle n'était pas venue souvent ces derniers temps, mais lors de ses dernières visites, Kitty l'avait toujours attendue devant la porte, le sourire aux lèvres, pour l'accueillir.

Pas cette fois, cependant.

Elle logeait maintenant sur la concession familiale à côté de l'église Saint-Andrew's dans le charmant bourg de Holt, dans le North Norfolk. Sur le trajet, Lana avait fait un arrêt au cimetière pour y déposer des fleurs et essayer de justifier la vente de la maison adorée de sa grand-mère.

Elle lui avait été léguée, ainsi qu'à son frère jumeau, Ollie, mais elle savait qu'ils ne pourraient pas la garder. Elle avait construit sa vie à Cambridge, et lui habitait à Londres. Même s'ils avaient les moyens de la conser-

ver, aucun d'eux ne voulait vivre dans cette maison. C'était impossible après ce qui était arrivé à Camille.

Cela faisait dix-sept ans que leur sœur avait été assassinée, mais la douleur était toujours aussi vive. À sa mort, Camille venait d'avoir dix-neuf ans, les jumeaux avaient deux ans de moins, et sa disparition avait tout ébranlé, y compris leur attachement à Mead House.

Ollie n'était revenu que deux ou trois fois depuis la fin de ses études, tandis que Lana, incapable d'abandonner leur grand-mère, y avait fait quelques séjours volontairement courts, mais agréables malgré les souvenirs douloureux. Cette fois, elle n'était là que pour vider la maison avant de la mettre en vente.

Elle était agacée qu'Ollie fui ses responsabilités. Il l'avait obligée à s'attaquer seule à ce déménagement, prétendant que la banque où il travaillait ne lui permettait pas de prendre un congé. Certes, son ex-petit ami, Matt, lui avait proposé de l'aider, mais leur histoire était terminée depuis trop peu de temps ; mieux valait ne pas lui donner de faux espoirs.

En vérité, Lana n'était pas fâchée de s'éloigner quelque temps de Cambridge. Le rédacteur en chef de son magazine l'avait autorisée à prendre un congé prolongé de six semaines. Étant graphiste, elle aurait pu travailler à distance, mais préparer la maison à la vente n'allait pas être une mince affaire. Il était plus simple de prendre des vacances. L'argent n'était pas un problème. Elle avait des économies, et une fois la maison vendue, il y aurait une coquette somme sur son compte en banque. Elle éprouvait cependant un sentiment mitigé à l'idée que ce soit dû à la disparition de sa grand-mère.

La mort de Kitty avait été un choc immense. Certes, elle avait quatre-vingts ans, mais elle était toujours active et en bonne santé. La perdre à cause d'une stupide chute dans l'escalier avait été dur. Le plus douloureux pour Lana, c'était qu'elle n'avait pas eu la chance de lui parler une dernière fois.

Sa grand-mère avait essayé de la contacter le jour de sa mort, et son bref message lui demandant de la rappeler était toujours sur sa messagerie. Lana avait été retenue à une réunion tout l'après-midi, et quand elle avait pu l'écouter, il était trop tard.

Heureusement, quelques amis de sa grand-mère s'étaient rendus chez elle pour une soirée bridge et l'avaient aperçue à travers la fenêtre de l'entrée, sinon, son corps serait resté étendu sur le sol pendant des jours.

Si Lana avait pu échanger son héritage pour une année supplémentaire auprès de Kitty, elle l'aurait fait sans hésiter. Au lieu de cela, il ne lui restait qu'un enregistrement de ce qui était sûrement les derniers mots de sa grand-mère.

L'esprit envahi de puissants souvenirs, elle se força à marcher vers la maison et déverrouilla la porte d'entrée. Elle avait laissé ses bagages dans le coffre, mais ils pouvaient attendre. Pour le moment, elle avait besoin de revisiter le passé pendant quelques minutes. Sa mère avait été emportée par un cancer alors qu'elle était encore toute petite, et l'alcoolisme de son père, le fils unique de Kitty, avait provoqué sa mort prématurée quelques années plus tard. Kitty avait accueilli les trois enfants à Mead House, qui était devenue leur maison.

Lana, son frère et sa sœur étaient allés à l'internat, mais c'était ici qu'ils avaient passé toutes leurs vacances. Les longs jours paisibles d'été, à jouer dans le jardin ou à nager dans la piscine découverte, et les Noëls, pour lesquels leur grand-mère rapportait des décos de la ville et transformait la maison en pays des merveilles enneigé.

Mead House était construite sur un grand terrain à seulement trois ou quatre kilomètres de Holt. Ce vaste manoir bâti au milieu du XIX^e siècle, caché au bout d'une longue allée, avait été un endroit joyeux jusqu'à la mort tragique de Camille, mais Kitty n'avait jamais envisagé de déménager. Elle avait vécu ici depuis qu'elle avait épousé le grand-père de Lana, alors qu'elle était âgée d'une petite vingtaine d'années. Il était mort avant la naissance de ses trois petits-enfants et Kitty ne s'était jamais remariée.

Lana détestait imaginer sa grand-mère errant seule dans cette grande demeure, mais elle savait qu'elle n'en partirait pour rien au monde. C'était la maison de sa famille.

Poussant la porte, elle retrouva le vestibule lumineux et aéré exactement comme dans ses souvenirs. Peint d'un chaleureux jaune pissenlit, le large escalier se dressait juste devant elle et le soleil matinal qui se déversait par la grande fenêtre située au sommet se réfléchissait sur les cristaux de l'énorme lustre et les faisait scintiller.

Si sa grand-mère avait été encore en vie, le vase sur la table du vestibule aurait été rempli de fleurs printanières fraîchement cueillies dans le jardin, et l'odeur de pin de la cire pour meubles aurait flotté dans l'air.

À la place, on sentait une légère odeur de renfermé et un peu de poussière s'accumulait déjà autour du vase. On était à présent en juin. Près de deux mois s'étaient écoulés depuis l'enterrement et c'était visible.

Le salon, un espace vaste mais accueillant, dominé par une immense cheminée, se situait à droite.

Elle s'arrêta un instant devant le manteau. Deux portraits de son frère, sa sœur et elle occupaient toujours fièrement la place. Sur l'une d'elles, Ollie et elle étaient encore enfants. Ils avaient les cheveux noirs et la peau mate, tandis que leur grande sœur, assise au centre, avait une chevelure rousse flamboyante. Les jumeaux affichaient le même sourire édenté, alors que Camille paraissait digne et élégante, même si elle n'avait que huit ans. Leurs yeux identiques, presque noirs, étaient le seul indice de leur lien familial. Sur l'autre portrait, ils étaient plus âgés. Lana se rappelait que la photo avait été prise peu de temps avant la mort de Camille.

Elle avait vécu la moitié de sa vie sans sa sœur, mais elle la revoyait exactement comme elle était ce dernier été. Svelte, jolie, le teint clair, une beauté presque céleste. Et des yeux foncés dont le regard suggérait qu'elle cachait des secrets.

Lana s'était toujours sentie empotée à côté d'elle. Un vrai garçon manqué débraillé, avec ses cheveux courts et ses vêtements froissés. Tandis que Camille portait de jolies robes et passait son temps libre à lire ou à écrire dans son journal, elle grimpait aux arbres et jouait à la bagarre avec Ollie et son meilleur ami Xav.

Ses cheveux étaient désormais plus longs, et même si elle les portait souvent avec des tennis, elle avait

surmonté son aversion pour les robes, mais elle n'aurait jamais l'élégance de sa sœur.

Flânant jusqu'au salon qui donnait sur le jardin, elle contempla le spacieux patio et la piscine proches de la maison, au-delà desquels s'étendait une vaste pelouse bordée des fleurs aux couleurs vives du début du mois de juin. Derrière la rangée de conifères qui se dressait au bout de la pelouse se trouvait la roseraie d'où partait un chemin traversant le verger en direction de la maison d'été.

Il faudrait qu'elle y aille à un moment ou à un autre. Mais pas aujourd'hui.

Elle n'y était pas entrée depuis qu'on y avait découvert le corps de Camille, mais elle en savait assez grâce à ce qu'elle avait lu sur Internet pour visualiser la scène. Sa sœur nue ligotée à une chaise ; son corps scarifié, couvert de bleus et de mots vulgaires.

Elle essaya de chasser ces images. L'assassin de Camille était en prison et c'était elle qui l'y avait envoyé. La justice avait fait son travail, mais cela n'avait pas ressuscité sa sœur, ni rendu sa mort plus facile à supporter.

Elle avait besoin d'un verre d'eau. Penser à Camille et à ce qui lui était arrivé la rendait toujours nauséeuse. Après avoir bu, elle irait chercher ses bagages dans la voiture.

La cuisine aux meubles en chêne légèrement démodés avait été le cœur de la maison, mais elle semblait désormais sans vie. C'est peut-être la raison pour laquelle elle repéra aussitôt la tasse à café.

Rien d'autre ne traînait sur le plan de travail, alors que faisait-elle là ?

Intriguée, mais pas inquiète, elle la prit et s'aperçut que le café qu'il restait au fond était encore tiède.

Y avait-il quelqu'un dans la maison ?

Tandis que cette pensée traversait son esprit, le plafond craqua au-dessus d'elle, et elle se tendit en reconnaissant un bruit de pas traversant le palier.

Alors qu'elle se demandait s'il valait mieux appeler la police avant ou après avoir quitté la maison, un cri déchira le silence.